Eglise du Saint-Sacrement à Liège

Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuillet 114

Mercredi 11 novembre 2020

En l’honneur de saint Martin de Tours :

La charité de saint Martin : *Vie* par Sulpice Sévère (ch. 3)

La charité (de saint Martin) : Edmond Haraucourt

La fausse Parousie de Satan travesti en Christ empereur :

*Vie* par Sulpice Sévère (ch. 24)

Le dernier voyage de Martin et son triomphe funèbre :

3e *Lettre* de Sulpice Sévère

**La charité de saint Martin[[1]](#footnote-1)**

« (1) C’est ainsi qu’un jour où il n’avait sur lui que ses armes et un simple manteau de soldat, au milieu d’un hiver qui sévissait plus rigoureusement que de coutume, à tel point que bien des gens succombaient à la violence du gel, il rencontre à la porte de la cité d’Amiens un pauvre nu : ce misérable avait beau supplier les passants d’avoir pitié de sa misère, ils passaient tous leur chemin. L’homme rempli de Dieu comprit donc que ce pauvre lui était réservé, puisque les autres ne lui accordaient aucune pitié. (2) Mais que faire ? (Martin) n’avait rien, que la chlamyde dont il était habillé : il avait en effet déjà sacrifié tout le reste pour une bonne œuvre semblable. Aussi, saisissant l’arme qu’il portait à la ceinture, il partage sa chlamyde en deux, en donne un morceau au pauvre et se rhabille avec le reste. Sur ces entrefaites, quelques-uns des assistants se mirent à rire, car on lui trouvait piètre allure avec son habit mutilé. Mais beaucoup, qui raisonnaient plus sainement, regrettèrent très profondément de n’avoir rien fait de tel, alors que justement, plus riches que lui, ils auraient pu habiller le pauvre sans se réduire eux-mêmes à la nudité.

(3) Donc, la nuit suivante, quand il se fut abandonné au sommeil, (Martin) vit le Christ vêtu de la moitié de la chlamyde dont il avait couvert le pauvre. Il est invité à considérer très attentivement le Seigneur, et à reconnaître le vêtement qu’il avait donné. Puis il entend Jésus dire d’une voix éclatante à la foule des anges qui se tiennent autour d’eux : « Martin, qui n’est encore que catéchumène, m’a couvert de ce vêtement ». (4) En vérité, le Seigneur se souvenait de ses paroles, lui qui avait proclamé jadis : « Chaque fois que vous avez fait quelque chose pour l’un de ces tout-petits, c’est pour moi que vous l’avez fait » (Mt 25, 40), quand il déclara avoir été vêtu en la personne de ce pauvre. Et pour confirmer son témoignage en faveur d’une si bonne œuvre, il daigna se faire voir dans le même habit que le pauvre avait reçu.

(5) Cette vision n’exalta pas un orgueil tout humain chez notre bienheureux, mais il reconnut dans son œuvre la bonté de Dieu, et comme il avait dix-huit ans, il s’empressa de se faire baptiser. Pourtant, il ne renonça pas immédiatement à la carrière des armes, s’étant finalement laissé vaincre par les prières de son tribun, à qui l’attachaient des liens de camaraderie et d’amitié : c’est qu’en effet, à l’expiration de son tribunat, celui-ci promettait de renoncer au monde. (6) Tenu en suspens par cette attente pendant deux années environ, après avoir reçu le baptême, Martin continua de servir dans l’armée, mais de manière purement nominale. »

**La charité (de saint Martin), par Edmond Haraucourt[[2]](#footnote-2)**

Quand saint Martin eut coupé son manteau

Et quand le pauvre en eut pris la moitié,

Le pauvre Saint, de par toute sa peau,

Avait si froid que c’en était pitié...

Satan criait : « Je veux coûte que coûte

Que saint Martin regrette sa sottise ! »

Le Saint chantait et poursuivait sa route,

Tant que le diable envoya de la bise...

Soufflant, sifflant, le vent le déchirait

Des yeux au ventre et du col aux talons !

Mais saint Martin n’avait pas de regret,

Tant que Satan lui jeta des grêlons...

Ils tombaient durs et dru à n’y pas croire ;

Le Saint disait : « Il grêle sur ma tête ! »

Mais de sa cape, il n’avait plus mémoire,

Tant que Satan fit neiger la tempête...

« Je veux qu’il pense à son manteau perdu ! »

Satan fit tant de neige et de brouillard

Qu’enfin le Saint se disait : « j’aurais dû

Donner ma cape entière au bon vieillard ! »

Les oiseaux morts de froid gelaient sur place !

« Je veux qu’il tombe et que son cheval crève ;

Et saint Martin dormira sur la glace !

Le Saint tomba, dormit et fit un rêve :

L’Enfant Jésus, au milieu des élus,

S’enveloppait avec un air vainqueur

Du pan de drap que le Saint n’avait plus...

Et saint Martin eut chaud dans tout son cœur !

La fausse Parousie de Satan travesti en Christ empereur[[3]](#footnote-3)

(4) Mais on ne saurait passer sous silence, semble-t-il, tous les artifices par lesquels le diable tenta Martin dans cette même période. Un jour, en effet, il se fit précéder d’une lumière brillante dont il s’enveloppa lui-même, pour se jouer de lui plus aisément à la lueur d’un éclat emprunté ; revêtant également le costume du souverain, ceignant un diadème de pierres précieuses et d’or, les brodequins dorés aux pieds, l’air serein, le visage souriant, au point qu’il avait l’air de tout sauf du diable, il apparut à Martin en prières dans sa cellule. (5) Au premier abord, Martin en demeura stupéfait, et tous deux gardèrent longuement un profond silence. Puis le diable prit la parole le premier : « Martin, reconnais celui que tu vois : je suis le Christ. Au moment de descendre sur la terre, j’ai tenu à me révéler auparavant à toi. » (6) A ces mots, comme Martin se taisait sans proférer la moindre réponse, le diable osa renouveler son impudente déclaration : « Martin, pourquoi hésites-tu ? Crois, puisque tu vois ! Je suis le Christ. »

(7) Alors Martin, à qui une révélation de l’Esprit donnait à entendre que c’était le diable, et non le Seigneur : « Non, dit-il, le Seigneur Jésus n’a point prédit qu’il viendrait vêtu de pourpre, ni avec un diadème éclatant ; pour ma part, je ne croirai à la venue du Christ que s’il se présente avec les habits et sous l’aspect qu’il avait lors de sa Passion, et s’il porte clairement les marques de la croix. »

(8) A ces mots, l’autre s’évanouit aussitôt comme une fumée. Il remplit la cellule d’une telle puanteur qu’il laissait ainsi la preuve indiscutable de ce qu’il était le diable. Ces faits, tels que je viens de les rapporter, je les ai appris de la bouche de Martin lui-même, - pour que personne n’aille croire que ce sont des histoires.

Le dernier voyage de Martin et

son triomphe funèbre[[4]](#footnote-4).

(6) Martin a donc eu longtemps à l’avance la prescience de son décès et déclaré à ses frères que la dissolution de son corps était imminente. Sur ces entrefaites, il se vit obligé de visiter la paroisse de Candes. Car les clercs de cette église se querellaient, et il désirait y restaurer la paix. Aussi, bien qu’il n’ignorât point le terme prochain de ses jours, il ne refusa cependant pas de partir pour un motif de cet ordre, estimant qu’il couronnerait une vie de vertu s’il laissait cette église dans la paix qu’il lui aurait rendue. (7) Il était donc parti, accompagné comme toujours de cette escorte si nombreuse de disciples à la sainteté éprouvée, quand il aperçoit sur le fleuve des oiseaux plongeurs qui chassaient les poissons et entassaient sans trêve leurs captures dans leur jabot rapace. « Voilà, dit Martin, l’image des démons : ils tendent leurs pièges aux imprudents, les font prisonniers à leur insu, dévorent leurs victimes, et ne peuvent se rassasier d’en dévorer. » (8) Puis, de sa parole puissante, il commande aux oiseaux de délaisser les ondes au sein desquelles ils plongeaient, pour se rendre en des lieux arides et déserts. Il usait ainsi, envers ces oiseaux, de l’autorité souveraine avec laquelle il avait coutume de mettre en fuite les démons. Aussi, tous ces oiseaux s’attroupèrent, ils se réunirent en une seule bande, quittèrent le fleuve pour se rendre dans les collines et les bois, au grand étonnement de bien des assistants, qui voyaient en Martin une puissance assez grande pour lui permettre de commander même aux oiseaux.

(9) Il avait donc séjourné quelque temps en ce bourg, ou plutôt dans l’église où il s’était rendu. La paix rétablie entre les clercs, il songeait désormais à revenir à son monastère, quand, soudain, ses forces physiques commencent à l’abandonner ; il convoque ses frères et leur fait savoir qu’il est mourant. (10) Mais alors, ce fut chagrin et deuil parmi tous les assistants ; ils n’ont qu’une seule plainte à la bouche : « Père, pourquoi nous abandonnes-tu ? A qui nous laisses-tu, dans notre esseulement ? Sur ton troupeau vont se jeter des loups rapaces ; qui nous gardera de leur morsure, si le pasteur est frappé ? Nous savons bien que ton unique désir est le Christ, mais tes récompenses sont hors de toute atteinte : elles ne diminueront pas pour avoir été retardées. Aie plutôt pitié de nous, que tu abandonnes. »

(11) Et lui, alors, ému par ces pleurs, tout débordant de la tendre compassion qu’il éprouvait sans cesse dans le Seigneur, on assure qu’il versa des larmes. Puis, se tournant vers le Seigneur, il répondit par ces simples mots à l’assistance en pleurs : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne me dérobe point à la peine (« *non recuso laborem* ») : que ta volonté soit faite. »

(12) Rien d’étonnant à cela : partagé entre l’espérance et le chagrin, il en vint presque à ne savoir que préférer, ne voulant ni les abandonner, ni se voir plus longtemps séparé du Christ. Cependant, sans tenir aucun compte de ses propres désirs ni rien laisser à sa volonté propre, il s’en remit tout entier au pouvoir de la décision divine, (13) et pria en ces termes : « C’est un lourd combat que nous menons, Seigneur, en te servant dans ce corps ; en voilà assez des batailles que j’ai livrées jusqu’à ce jour. Mais si tu m’enjoins de rester en faction devant ton camp pour continuer d’y accomplir la même tâche, je ne me dérobe point et je n’invoquerai point les défaillances de l’âge. Je remplirai fidèlement la mission que tu me confies. Tant que tu m’en donneras l’ordre toi-même, je servirai sous tes enseignes. Et bien que le souhait d’un vieillard soit de recevoir son congé, sa tâche terminée, mon courage demeure pourtant victorieux des ans et ne sait point céder à la vieillesse. Mais si désormais tu épargnes mon grand âge, c’est un bien pour moi que ta volonté, Seigneur. Quant à ceux-ci, pour qui je crains, tu les garderas toi-même. »

(14) Ah ! l’homme inexprimable ! la mort ne le vaincrait pas plus que sa tâche ne l’avait vaincu : car sans avoir consenti à pencher d’aucun côté, il n’a pas plus craint la mort qu’il ne s’est dérobé à la vie. Aussi bien, malgré la violence des fièvres qui le tenaillaient déjà depuis plusieurs jours, il ne cessait point de vaquer à l’œuvre de Dieu. Passant les nuits dans les prières et les veilles, il contraignait ses membres défaillants à servir l’esprit, tout en demeurant allongé sur une si noble couche : sur la cendre et le cilice. (15) Et comme ses disciples le priaient de permettre que l’on plaçât du moins sous son corps de misérables couvertures : « Non, dit-il, un chrétien ne doit mourir que sur la cendre : si je vous laisse un autre exemple, j’ai péché. » Cependant, les yeux et les mains sans cesse tendus vers le ciel, il ne laissait point son âme invincible se relâcher dans sa prière. Et comme les prêtres qui s’étaient rassemblés à son chevet le priaient de soulager son pauvre corps en changeant de côté : « Laissez, dit-il, laissez-moi, mes frères, regarder le ciel plutôt que la terre, pour que mon âme, au moment de se mettre en route vers le Seigneur, suive bien la route qui est la sienne. » (16) A ces mots, il vit le diable se dresser à ses côtés : «  Pourquoi te tiens-tu, dit-il, brute sanglante ? Tu ne trouveras rien en moi, maudit : le sein d’Abraham me reçoit. »

(17) C’est donc en prononçant ces mots qu’il rendit son esprit au ciel. Et des assistants nous ont attesté qu’ils avaient vu son visage comme le visage d’un ange. Ses membres semblaient blancs comme neige, au point que l’on disait : « Qui croirait jamais qu’il était couvert d’un cilice et enveloppé de cendres ? » En effet, son aspect était tel qu’il semblait se manifester en quelque sorte dans la gloire de la résurrection future et dans la nature d’une chair transfigurée. (18) Mais pour lui rendre les honneurs funèbres, on ne saurait croire quelle immense foule se rassembla. La cité tout entière se précipita à la rencontre du corps. Tous les habitants des campagnes et des bourgs y assistèrent sans exception, ainsi que beaucoup de gens venus également des villes voisines. Ah ! quel deuil universel ! Mais surtout, quelles lamentations douloureuses et quel chagrin chez les moines ! On dit qu’en ce jour il s’en assembla près de deux mille ; gloire toute spéciale pour Martin : tant de ses rejetons s’étaient, à son exemple, multipliés à leur tour au service du Seigneur. (19) Tout naturellement, le pasteur menait devant lui ses troupeaux : pâles foules et cohortes en pallium d’une sainte multitude, vieillards aux labeurs émérites ou jeunes recrues qui venaient de prêter leurs serments au Christ. Ensuite venait le chœur des vierges : si, par pudeur, elles s’abstenaient de pleurer, sous quelle sainte joie dissimulaient-elles leur souffrance ! Car la foi eût interdit les pleurs, mais l’affection ne leur en arrachait pas moins des gémissements. Et de fait, il y avait autant de sainteté, dans leur exultation de sa gloire, que de piété dans leur tristesse de sa mort. (20) On pouvait pardonner à leurs larmes, on pouvait se féliciter de leur joie : chacun faisant en sorte de souffrir pour lui-même et de se réjouir pour Martin. Cette troupe escorte donc de la mélodie de ses hymnes célestes le corps du bienheureux jusqu’au lieu de sa sépulture.

(21) Que l’on compare, si l’on veut, avec ce fameux cortège profane, je ne dirai point des funérailles, mais du triomphe : qu’y trouvera-t-on de semblable aux obsèques de Martin ? Ceux-là peuvent conduire devant leurs chars des captifs aux mains enchaînées derrière le dos ; le corps de Martin est escorté par ceux qui, sous sa conduite, avaient vaincu le monde. Qu’un peuple en délire honore ceux-là d’applaudissements confus ; Martin est applaudi par de divins psaumes, Martin est honoré par des hymnes célestes. Ceux-là seront précipités, après leurs triomphes, dans le cruel Tartare ; Martin est accueilli tout joyeux dans le sein d’Abraham, Martin, pauvre et modeste, pénètre en riche au ciel. De là-haut, je l’espère, il nous protège d’un regard favorable, moi qui t’écris ces lignes et toi qui les lis.

1. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, ch. 3. [↑](#footnote-ref-1)
2. Edmond Haraucourt est né à Bourmont (Haute-Marne) le 18 octobre 1856 et décède à Paris le 17 novembre 1941) : il fut poète et romancier français, compositeur, parolier, journaliste, auteur dramatique et conservateur de musée. [↑](#footnote-ref-2)
3. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, ch. 24. [↑](#footnote-ref-3)
4. Sulpice Sévère, *Troisième lettre à Bassula, sur la mort et les funérailles de saint Martin*, § 6-21. [↑](#footnote-ref-4)